

Association Z'abitan de Bonhomme, Cayenne

Vendredi 10 juin 2011, commémoration de l'abolition de l'esclavage

Cycle de conférences sur René Maran, « l'éveilleur des consciences »

Conférence n° 2

La guyanité de René Maran

Par M. René Ladouceur

Journaliste, actuellement chargé de mission communication à la Chambre de commerce et d'industrie de la région Guyane

Quand René Maran vient en Guyane, en 1946, c'est évidemment pour soutenir la candidature de René Jadfard.

Pour ces élections législatives, le journaliste René Jadfard, est opposé à Gaston Monnerville. L'élection a lieu **le 10 novembre 1946** mais René Maran est arrivé deux mois plus tôt. Et pour cause. Il a beaucoup à faire. Il doit rencontrer beaucoup de monde, dont Albert Darnal, à qui il va offrir un exemplaire du *Livre de la brousse*, qu'il considère lui-même comme son meilleur livre (« *Je t'offre mon livre de maistrance* »). Il parle aussi de ses condisciples guyanais au Lycée Montaigne, où on trouvait en plus de Félix Eboué :

- Albert Dabran, sorti major à l'Ecole des mines de Paris,
- Eugène Eutrope, qui deviendra gouverneur en Indochine,
- Emmanuel Quintrie, vice-président du conseil colonial d'Indochine,
- Ernest Prévot, président du conseil général de la Guyane et maire de la commune de Cayenne.

- mais aussi Léon Gontran Damas, le second de Jadfard et surtout son futur suppléant à l'Assemblée Nationale.

Avec Damas, il parlera essentiellement de **stratégie politique** car l'un et l'autre sont là pour donner du sens à la campagne électorale qui s'annonce, pour tenir des conférences, pour expliquer, pour convaincre, pour susciter l'adhésion au discours, au nouveau discours du Mouvement de la renaissance guyanaise, la jeune formation politique de Jadfard.

René Maran, en 1946 à Cayenne, a aussi l'intention de régler un compte personnel avec Monnerville. Dans le journal *Temps nouveaux*, il publie un article, « **Précisions utiles et vérités oubliées** », où, sabre au clair !, il va contester à Monnerville la paternité de l'acquittement des émeutiers de Cayenne. Rappelons que l'affaire des émeutiers de Cayenne

date de 1928 à Cayenne ; le procès se tient en 1931 à Nantes ; et en 1932 Gaston Monnerville devient député de la Guyane.

« **Précisions utiles et vérités oubliées** » se révèle être un pamphlet (une spécialité du journalisme) contre lequel ne peut rien Gaston Monnerville.

Or, Gaston Monnerville est déjà un brillant juriste. N'oublions pas qu'il plaide coupable au procès de Nantes, en invoquant non un code mais deux petits textes extraits de la déclaration des droits de l'homme et qui reconnaissent le droit de résistance à l'oppression mais aussi Le devoir d'insurrection contre ceux qui bafouent le droit.

Gaston Monnerville et René Maran ne s'aiment pas (Gaston Monnerville : « Je ne respecte que ceux qui me résistent mais je ne peux pas les supporter »).

Gaston Monnerville est féru de musique classique et pratique le fleuret. René Maran adore le rugby et, comme Félix Eboué, la boxe.

Leurs premières divergences éclatent lors de la création de l'Union des Guyanais et amis de la Guyane (UGAG), la première association domienne, qui voit le jour en 1921, l'année même où René Maran obtient le Goncourt ; où Gaston Monnerville s'inscrit au barreau de Paris et est nommé secrétaire de la conférence des avocats ; où Félix Eboué va prendre ses vacances en Guyane, plus précisément à Saint-Laurent, où l'attend la belle et séduisante Eugénie Tell.

René Maran propose que l'association s'appelle « l'Union des Guyanais », Gaston Monnerville suggère qu'elle s'appelle « l'Union guyanaise », Félix Eboué va trancher en proposant « l'Union des Guyanais et amis de la Guyane ».

Gaston Monnerville et René Maran se détestent mais admirent Félix Eboué. Il est le plus âgé d'entre eux (Il est né en 1884 ; René Maran en 1887 ; Gaston Monnerville en 1897).

Gaston Monnerville est fasciné par un livre que publie en 1918 Félix Eboué sur la langue banda.

René Maran, lui, connaît Félix Eboué depuis longtemps. Il a été son condisciple au Lycée Montaigne de Bordeaux, où entre Guyanais ils s'employaient à demeurer les meilleurs. René Maran répètera souvent à ses camarades guyanais cette phrase qu'il tient de son père, Léon Herménégilde : « Lorsqu'on est guyanais, on se doit d'être le meilleur en tout ».

Ils se sont retrouvés en 1918 à Ouaka, l'une des plus grandes circonscriptions de l'Afrique équatoriale.

C'est à Ouaka que leur amitié va se renforcer. C'est d'ailleurs à Ouaka que Félix Eboué va avouer à René Maran qu'il le considère comme un génie de la plume, qu'il l'envie d'écrire aussi bien, qu'il a lu et relu *La vie intérieure*, son recueil de poèmes, et qu'il est encore sous le charme.

René Maran, lui, n'est pas un homme à faire des confidences, en tout cas pas spontanément. Mais c'est un fin observateur, qui comprend vite, analyse vite, déduit vite. Il ne tarde donc pas à saisir la personnalité de Félix Eboué, et va lui parler de :

- son expérience africaine,
- la colonisation française,
- la condition des Noirs,
- l'avenir de la Guyane,
- sa vision politique.

René Maran est déjà révolté. « Le comportement des Blancs en Afrique l'insupporte », dit-il. Il a envie de taper du poing sur la table. Il en a assez de cette idée, déjà très répandue dans l'intelligentsia française, selon laquelle les Noirs sont nécessairement et exclusivement grands, puissants et costauds....

En vérité, René Maran a commencé à écrire *Batouala*.

Assez paradoxalement, c'est Félix Eboué qui est pressé de traduire cette colère de Maran. C'est ce qu'il va faire en publiant en 1918 même cette étude sur la langue banda, que domine parfaitement René Maran.

L'objet de cette étude ? Montrer que la pensée des peuples sans machine et sans écriture n'en est pas moins une pensée parfaitement élaborée et parfaitement complexe. Vous observerez au passage qu'un certain Claude Lévi-Strauss, dans *La pensée sauvage*, qu'il publie en 1962, ne dit pas autre chose.

Et en 1922, quand Félix Eboué revient à Saint-Laurent pour épouser Eugénie, sur les conseils de René Maran, il ira sur le Maroni à la rencontre de la population du fleuve. « Une visite d'une importance cruciale », dira René Maran.

Félix Eboué avouera, lui, que cette visite l'a littéralement édifié. On va comprendre pourquoi.

Quand René Maran lui apprend que Léon Gontran Damas est chargé par le professeur Paul Rivet, le fondateur du Musée de l'homme, d'une mission ethnographique sur « les survivances africaines en Guyane », Félix Eboué va adresser à l'auteur de *Pigments* une véritable mise en garde : « Ne laissons aux explorateurs, souvent douteux, le soin de nous diviser. La Guyane a vocation à assurer l'émancipation de toutes ses composantes par le savoir ».

Vous avez l'avez compris : depuis 1918, René Maran et Félix Eboué travaillent de concert. Que dis-je ? Progressivement, René Maran va devenir la tête pensante de Félix Eboué, sa matière grise, celui qui va théoriser ses idées et surtout étayer son argumentation...

- Ainsi de la notion d'**assimilation** que l'un et l'autre vont bannir, dès 1927, de leur vocabulaire.

La raison qu'ils invoquent est parfaitement résumée par Serge Mam-Lam Fouck, dans *Histoire de l'assimilation*, qu'il publie en 2007 : « Mâtinée d'idées généreuses, l'assimilation peut être transformée en instrument de la domination coloniale ».

- Ainsi de la notion d'**ethnie**, **ethnisme** ou d'**ethnicité**, utilisée couramment par l'administration coloniale. Maran va s'appliquer à la déconstruire. « Les ethnies ne sont pas des essences mais des processus », va-t-il répéter à Félix Eboué, qui lui-même va appliquer la formule de Renan sur les nations aux ethnies : « Les nations naissent et meurent. Il en est de même pour les ethnies ».

Dans l'esprit de Maran, la question de l'ethnie prend une dimension encore plus aiguë en Guyane parce, si on y ajoute une politique de peuplement, comme on a tenté de le faire par le passé (l'expédition de Kourou en 1763), c'est la cohésion sociale qui vole en éclats.

L'objectif de l'UGAG est de favoriser le retour au pays pour renforcer la cohésion sociale.

René Maran, à ce moment-là, se forge une définition de l'histoire comme garant de la cohésion sociale : « L'histoire, c'est la petite flamme autour de laquelle chacun se rassemble pour encore mieux se ressembler ».

A l'évidence, il a lu Ernest Renan, pour qui la notion de nation renvoie surtout à : « l'acceptation d'un passé commun : ce que nous avons fait ensemble, ce dont nous nous souvenons ensemble et surtout ce que nous avons décidé d'oublier ensemble ».

Et le meilleur moyen d'éviter l'explosion de la cohésion sociale, c'est la politique, c'est l'engagement en politique. Lui, René Maran, il adore la politique mais comme agitateur d'idées, comme théoricien, comme conseiller mais dans l'ombre.

Il a bien milité un temps au Parti communiste français (PCF), mais c'était sur l'insistance d'Aragon, qui va d'ailleurs le faire intégrer le comité directeur du comité national des écrivains.

Le terrain, la foule, les conférences, il n'aime pas trop. Il préfère la réflexion à l'action.

Pour lui, l'homme de la situation en Guyane, au début de la guerre, ce n'est évidemment pas Monnerville mais bien Félix Eboué. Il va donc s'appliquer à le convaincre puis à le préparer.

Il dira à Félix Eboué : « Tu as l'étoffe d'un chef d'Etat mais tu dois d'abord gagner le cœur de tes compatriotes ». Autrement dit, tu dois t'employer à devenir leur représentant à Paris.

En l'espèce, les élections qui se profilent, les législatives, sont prévues à la Libération. En attendant, il faut prendre date. Cela tombe bien. La fin de la guerre approche. Félix Eboué va publier *La nouvelle politique pour l'AEF*, ce texte qui va servir de colonne vertébrale au discours que le général de Gaulle va prononcer en 1944 à Brazzaville.

René Pléven, alors commissaire aux colonies et en l'occurrence le rédacteur du discours de Gaulle, va reprendre des paragraphes entiers du texte initial d'Eboué, dont Maran lui-même est l'inspirateur. Les idées qui abondent dans le discours de Brazzaville sont contenues en germe dans *Batouala* : le respect des différences et la déconcentration des pouvoirs.

Je vous laisse deviner l'état d'affliction de René Maran lorsqu'il apprend le décès de Félix Eboué.

Pendant un mois il ne travaille pas, ne mange pas, ne dort pas. Au bout de 15 jours, il parviendra à murmurer, entre deux sanglots, à l'un de ses amis : « J'ai perdu mon ami, j'ai perdu mon frère, j'ai perdu mon compatriote », avant de fondre à nouveau en larmes.

En 1957, René Maran va publier *Félix Eboué : grand commis et loyal serviteur*, pour rompre le deuil. 13 ans après. Il dira : « Je me suis enfin désobstrué ». En 1957...